

L'insoutenable vacuité de la vie

CRITIQUE

La difficulté de vivre, les germes de l'amour, le spleen, appelez ça comme vous voulez : au théâtre, comme au cinéma, on n'en sort pas. D'un pessimisme à vous flinguer, *Het Laatste Vuur* (Le dernier feu), présenté par le RO Theater de Rotterdam au KVS est de ces pièces à la tristesse fiévreuse, de ces textes qui préfèrent le blême au clinquant, la rouille au lustre, la douleur au confort.

L'auteure allemande Dea Loher et la metteuse en scène hollandaise Alize Zandwijk s'étaient déjà alliées pour composer le sombre mais très réussi *Onschuld* (Innocence) découvert au KVS il y a deux ans. Aujourd'hui, avec cette nouvelle création se dessinent claire-

ment les contours de leur univers, portrait aux traits accidentés, aux angles vifs et au profil torturé. Contrairement à ce que laisse présager le titre, *Le dernier feu* s'ouvre sur un grand courant d'air avec son décor recouvert de neige et ses personnages tremblants de froid sous leurs vêtements miséreux. Sur cette scène hivernale vont bientôt s'amonceler les nuages du malheur : un enfant, percuté par une voiture, vient de mourir. Autour de cet événement tragique, la vie, les espoirs et surtout le désespoir de huit habitants d'un même quartier vont s'entrechoquer.

Comme dans « Babel »

Comme dans *Onschuld*, la pièce est construite à la manière de

films comme *Magnolia* ou *Babel*, composant une mosaïque de trames individuelles convergeant pour esquisser un monde en déliquescence. Chacun semble se détruire à petit feu. Les parents du petit Edgar tué dans l'accident tentent d'oublier le drame tout en prenant soin de la grand-mère, atteinte d'Alzheimer, qui oublie sans cesse que son petit-fils est mort.

L'ancienne institutrice, remise péniblement d'un cancer du sein, utilise ses exubérantes prothèses mammaires pour trouver un réconfort illusoire auprès des hommes.

Olaf, le drogué responsable de l'accident, se terre dans sa chambre avec un chien bourré de puces tandis que son père cherche désespérément un travail. Un

soldat aux doigts amputés et une femme policier déterminée à traquer les terroristes complètent le tableau.

Si le texte flamand (malheureusement desservi par des sous-titres en français bourrés de fautes) vogue sur un réalisme noir, la mise en scène ajoute une bonne dose de surréalisme et d'humour à ce cauchemar collectif.

Fébriles, tourmentés ou cyniques, les comédiens sont irréprouchables, conférant une force paradoxale à l'épuisement de ces êtres en marge de la société. Bref, de l'excellent théâtre, mais pour des spectateurs au moral d'acier. ■ **CATHERINE MAKEREEL**

Jusqu'au 14 mars au KVS, 7 quai aux Pierres de Taille, 1000 Bruxelles.
Tél. 02-210.11.12.